

certaines négligences voulues et qui se laissaient malaisément deviner, surtout dans les pièces remontant à quelques années avant la date de la lettre de Londres. Mais Lucien déployait une activité qui aiguïssait le désir de trouver des atténuations à la faute.

Il en trouva en effet par l'examen détaillé de la situation à cette époque, qu'il interrogeait de préférence. Toute la vie de son père, agitée par de perpétuels sursauts repassait ainsi sous ses yeux, dans ces papiers aux allures froides, aux formules compassées qui indiquaient les besoins d'argent, les menaces des créanciers, des acharnements qui avaient conduit M. Dechevreille de la mauvaise pensée à l'acte coupable.

Bien des circonstances qui eussent non pas innocenté mais plaidé devant la conscience filiale de Lucien manquaient sans doute d'indices—et ces indices Lucien les cherchait avec un égarement de piété qui le rendait nerveux et le fatiguait.

Tous les soirs et fort avant dans la nuit, la lampe brillait aux vitres du cabinet de M. Dechevreille comme au temps où il n'était pas mort.

Mme Dechevreille s'inquiéta.

Une nuit qu'elle ne pouvait dormir, elle aperçut de la fenêtre de sa chambre la lueur qui brillait aux croisées de l'aile du château où M. Dechevreille avait aménagé son cabinet de travail. Il était passé la mi-nuit et elle se demanda avec anxiété pourquoi Lucien prolongeait ainsi la veillée. Elle se leva.

Lucien, penché sur les écrits, était absorbé dans la paix silencieuse de la chambre où son père s'était retiré si souvent; ses mains se crispaient sur tel acte, feuilletaient tel dossier lentement; il n'entendait pas la porte s'ouvrir; il ne vit qu'à l'ombre projetée, sa mère qui était

entrée. Elle se tenait derrière lui un peu pâle.

—C'est vous? Qu'avez-vous, ma mère?

Il eut une appréhension brusque de voir surprendre par Mme Dechevreille, ses recherches délicates. Il se reprit bien vite, comprenant que toutes les pièces qu'il compulsait étaient en réalité lettre morte pour Mme Dechevreille, mais elle s'était assise et ne pouvait cacher son inquiétude.

—Tu te donnes bien du mal, mon enfant; Qu'y a-t-il donc? depuis la mort de ton pauvre père tu travailles toutes les nuits. Pourquoi?

Lucien remua du doigt l'amas des papiers sur le bureau.

—Une foule de comptes, dit-il avec négligence. Je veux en finir avant de retourner à Paris.

—M. Dechevreille doit pourtant avoir laissé de bonnes affaires.

—Oh! d'excellentes. Je n'aurais pas à m'en occuper si la mort ne l'avait surpris.

—Il y a seize ou dix-sept ans, reprit Mme Dechevreille. Il n'en était pas de même; ton père s'inquiétait; mais on ne sait comment, vers cette époque, la situation s'est raffermie et depuis, nous n'avons pas eu à nous plaindre.

—Je l'ai en effet constaté, ma mère, répondit Lucien à qui ces paroles faisaient mal.

—Va donc reposer, mon cher enfant, et prends un peu de loisir; Mmes Maréchal ont été fâchées de ton départ si brusque l'autre jour. Et Berthe elle-même a fait la moue... Et pour que Berthe, si gaie toujours, fasse la moue, il faut...

—Pauvre petite Berthe, reprit Lucien en haussant les épaules.

Et pendant que Mme Dechevreille cher-